

Mon lave-linge bien-aimé

TITRE ORIGINAL

Αγαπημένο μου πλυντήριο

TRAITS D'UNION

27 NOUVELLES PIÈCES D'EUROPE

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison culturelle européenne en France (1^{er} juillet-31 décembre 2008).

Mise en œuvre par CULTURESFRANCE avec la Maison Antoine-Vitez.

En collaboration avec : le Festival d'Avignon, France Culture, La Mousson d'été, l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Avec le soutien de : l'Atelier européen de la traduction, l'Union des théâtres de l'Europe et la SACD.



La pièce *Mon lave-linge bien-aimé* a été traduite à l'initiative de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale (Montpellier).

Couverture : www.micheldelon.fr

Αγαπημένο μου πλυντήριο © 2005, Andònis Georgiou, pour la version originale
© 2008, éditions Théâtrales, pour la traduction française,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de son traducteur ou de ses ayants droit. Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de Mon lave-linge bien-aimé, une demande d'autorisation devra être adressée à Andònis Georgiou (Lemosos, ageorg@cytanet.com.cy).

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-84260-305-2

Andònis Georgiòu

Mon Lave-linge
bien-aimé

TRADUIT DU GREC PAR MICHEL VOLKOVITCH

CHYPRE

éditions
THEATRALES
CULTURESFRANCE

Dans le cadre de Traits d'Union, le texte Mon lave-linge bien-aimé a été lu à La Mousson d'été, en août 2008.

JOCASTE, QUARANTE ANS

Thèbes. Au palais. Peu avant la révélation. Jocaste, la soixantaine, s'adresse au chœur mécaniquement, comme si elle récitait un rôle, dans l'obscurité. Pas un mouvement. On entend seulement sa voix.

(...) « Un jour, l'oracle d'Apollon, ou plutôt de ses prêtres, apprit à Laïos que son destin était de mourir des mains du fils qu'il aurait de moi. Il fut tué plus tard, dit-on, par trois brigands étrangers, sur une route à un carrefour. Trois jours à peine après la naissance, le père avait lié les jambes du nouveau-né, puis l'avait fait jeter sur une montagne déserte. Ainsi le dieu n'a pas laissé l'enfant devenir parricide, ni Laïos subir la mort qu'il craignait, venant de son fils... »

Elle répète mécaniquement.

Trois jours à peine après la naissance, le père avait lié les jambes du nouveau-né, puis l'avait fait jeter sur une montagne déserte... lié les jambes du nouveau-né, puis l'avait fait jeter sur une montagne déserte... jeter sur une montagne déserte.

La scène s'éclaire. Jocaste est éclairée elle aussi.

Elle s'interrompt brusquement, s'adresse au chœur, pleine de colère d'abord... puis toujours avec emportement, sûre d'elle, mais dignement et avec force, parlant vite, parfois au bord du délire, mais sans rien de mélodramatique.

Mensonge. Cela ne s'est pas passé ainsi. C'est faux. Je ne savais rien. Je suis une mère. Une mère. Je n'aurais pas donné mon enfant. Mon enfant. Je suis une mère... Une mère... Mensonge! Toute mère le sent bien, que jamais je n'aurais pu... jamais je n'aurais laissé... mon enfant à moi. Et tous ceux qui ont reçu les caresses et l'amour d'une mère le savent, que jamais je n'aurais pu... mon enfant à moi. Encore un mensonge. Comme tout. Tout. Mensonges. Et la vérité c'est moi qui la sais. Et personne d'autre. Moi seule, moi et non pas le moindre scribe, le moindre berger, le moindre devin. Moi.

Il aurait pu être mon fils, mais non. C'était mon mari. C'est mon mari. Mon mari je l'ai attendu des années, depuis que Laïos, terrifié par les dieux, m'a laissée seule dans mon lit, seule pendant des nuits, sur le matelas brûlant, serrant les couvertures trop chaudes ou les draps trop froids, perdue dans des rêves troubles, poursuivant des chevaux blancs et des oiseaux bleus tandis que mon corps se fanait, délaissé, des années dans mon lit à vieillir et à ne pas savoir ce que cela fait de ne pas dormir seule, d'être enlacée toute la nuit par un bras d'homme, de mêler mon souffle à un autre souffle, de sentir l'homme chaud en moi et à côté de moi,

je vieillissais

et me réveillais toujours seule dans le grand lit.

C'est mon mari, mon mari et le père de mes enfants même s'il pourrait être mon fils. Il pourrait. Mais non.

Moi, j'ai eu un enfant de Laïos et je l'ai perdu. Perdu, comme l'ont décidé cruellement, injustement les dieux, mais aussi la lâcheté de Laïos et ma propre faiblesse, car s'il est vrai que notre destin dépend des dieux, il est toujours cousu à nos mesures et nous avons le pouvoir de le changer, nous avons ce pouvoir, sinon en quoi serait-on supérieurs aux bêtes ?

Moi, j'ai eu un enfant de Laïos et je n'en ai jamais profité, je ne l'ai pas tenu dans mes bras, ne l'ai pas nourri pour sentir cette merveille, une autre vie puisant la vie dans mon sein, il ne m'a jamais souri, ne m'a jamais appelée maman, je n'ai entendu que ses pleurs, on m'a dit qu'il était mort-né mais moi je l'avais entendu pleurer, « je l'ai entendu pleurer ! », tu as cru l'entendre m'a-t-on dit, tu as cru, tu étais fatiguée, choquée, tu n'étais pas lucide m'a-t-on dit, mensonges là encore, mensonges, moi je l'ai entendu et pendant des années j'ai continué à l'entendre, des années, dans mes rêves, mes cauchemars, autour de moi en moi un bébé pleurait, pleurait, des années,

il s'est arrêté seulement quand avec cet homme que vous appelez mon fils j'ai eu d'autres enfants, il s'est arrêté alors, quand j'ai eu ces enfants.

La première fois que je l'ai vu j'y ai pensé, si mon enfant avait vécu il aurait à peu près son âge, ce serait un bel homme comme lui, grand et mince, brun comme son père, un homme déjà, le sang bouillant de désir pour les femmes, j'aurais pu être sa mère, j'y ai pensé mais qu'importe, j'allais obéir à l'ordre de mon frère, j'allais épouser l'homme vainqueur du Sphinx et de l'énigme, on l'avait décidé pour moi, on ne m'a pas

consultée, je me suis offerte avec le trône de Thèbes, on ne m'a même pas consultée pour Laïos, qui était vieux et laid, même si au début, voyant sa bonté pour moi, j'avais décidé de lui obéir et de l'aimer, de lui donner beaucoup d'enfants, mais il est arrivé cet oracle, dès le début les dieux m'ont marquée, comme ils marquent ceux qu'ils choisissent, l'un voué au bonheur, l'autre à la douleur, moi j'ai connu la douleur pendant des années, beaucoup d'années, j'ai demandé le bonheur, le bonheur et la part de vie qui me reviennent, j'ai eu la douleur longtemps,

Laïos a cru la pythie quant à ce fils qu'il devait avoir, il l'a crue, qu'est-ce qu'il croyait? Les dieux sont si loin, à des siècles de nous et si nous le voulons, ils y restent, loin de nous, mais nous les attirons de force, nous les traînons à nos pieds, leur demandons des oracles et des avis, il a cru la pythie, il a pris peur, il ne me touchait plus, ne m'approchait plus, de peur que je ne sois enceinte, que je ne mette au monde son assassin.

Qu'est-ce qu'il croyait?

Il vivait dans la peur, le malheur, est-ce une vie? Qu'est-ce que j'ai à faire d'une vie pareille, pour finir il est mort, tué par des brigands m'a-t-on dit, ensuite on dira autre chose, quelle importance?

On l'a tué,

à un carrefour loin d'ici, il a payé son crime, je ne l'ai jamais cru, jamais, il m'a menti, moi pendant des années j'ai entendu mon enfant pleurer près de moi et en moi. J'entendais pleurer mon enfant et je sentais, là dans ma poitrine, là dans mon cœur, une brûlure et je voyais comme dans un nuage la vieille qui m'avait accouchée poser l'enfant un instant dans mes bras, puis une main me l'enlever, j'ai retrouvé la vieille, des années plus tard, mourante et je lui ai demandé, dis-moi, il est né vivant n'est-ce pas? Dis-moi, il était vivant? Elle ne faisait que pleurer, elle pleurait en me serrant les mains, elle est morte ainsi, elle ne m'a rien dit la chienne, elle craignait ma fureur, je l'aurais déchirée de mes propres mains, elle n'a rien dit, la terreur dans ses yeux, elle n'a rien dit, personne ne m'a rien dit, mais je savais.

Et moi, je suis tout aussi coupable de sa mort, moi qui l'ai mis au monde, moi qui ai charmé Laïos une nuit avec du vin, des herbes et de la fumée et tout ce que sait faire une femme, qui l'ai séduit avec ma jeunesse et mes ruses de femme, l'ai attiré dans mon lit et je l'ai senti en moi engendrer son fils, son assassin, sa victime. Pendant des mois je lui ai caché le secret, je me suis éloignée de lui, ce n'était pas difficile de toute façon, il me fuyait comme si j'avais la peste, dans la terreur du